

À bout de bras

Thomas O. St-Pierre

Numéro 75, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Pierre, T. (2019). À bout de bras. *L'Inconvénient*, (75), 43–45.

À bout de bras

FICTION Thomas O. St-Pierre

En raccrochant, il se tourna vers la porte pour vérifier que personne n'avait entendu sa conversation avec sa mère. Il avait toujours détesté qu'on l'entende parler au téléphone. Son attention revint naturellement vers son obsession des trente dernières minutes, celle dont sa mère avait interrompu le règne tyrannique : son apparence. Il avait l'impression de la maintenir à bout de bras dans les limites de l'acceptable, combattant tant le froissement du tissu de son veston que l'aplanissement de ses cheveux et la crue de la transpiration sur son front déjà luisant. Il détestait donner des entrevues à la télévision. Dans cette loge beige – comptoir en plastique blanc, corbeille trop légère qui devait constamment basculer, plante artificielle et boîte de bouteilles d'eau encore emballée –, il détonnait et craignait d'être ridicule, comme la figurine du marié sur un gâteau.

– Je suis fatigué, c'est tout.

– Mais pourquoi tu ne te reposes pas ?

Il n'avait pas voulu expliquer à sa mère ses engagements, le temps qu'il lui faudrait seulement pour établir le moment le plus propice pour prendre des vacances. Et puis ce n'était pas ce genre de fatigue : elle ne pouvait pas comprendre. Il détestait parler au téléphone, il était nerveux, il n'aimait pas donner des entrevues à la télévision, il n'avait pas envie de justifier son hygiène de vie (par ailleurs assez bonne).

– Mais pourquoi tu as accepté ?

– Je ne sais pas...

C'était l'émission la plus regardée au pays : comment pouvait-elle ne pas comprendre ?

– Tu devrais te reposer. Comment va Florence ?

Elle allait bien. Il lui enverrait des photos, il passerait bientôt, il se reposerait, il ne s'en mettrait plus autant sur les épaules. Il se demanda : est-ce que ce n'était pas un peu convenu, l'universitaire en veston-sans-cravate allant vulgariser des enjeux complexes à heure de grande écoute ? On vint l'avertir que son tour arrivait, lui demander s'il avait besoin de quelque chose, lui indiquer où se trouvaient les toilettes (il le savait, ce n'était qu'une façon polie de lui proposer d'y aller).

Il essaya de se rappeler les quelques idées fortes sur lesquelles il désirait insister : bien que les forces contraires semblent maintenant invincibles, l'espoir n'est pas vain. Il voulait mentionner certains agents sociaux dont les réalisations inspirantes dissimulaient élégamment leur rareté. Il voulait défendre son

Il s'activait peut-être simplement pour chasser toute introspection.

monde : celui de la résistance, celui des livres, celui de la conscientisation, celui de la critique. Clamer, en quelque sorte : je ne suis pas ici pour rien, il n'est pas parfaitement déraisonnable que les gens comme moi existent. Il est encore possible de trouver, quand on les cherche, des justifications à l'insistance avec laquelle nous survivons.

On le fit passer dans une pièce froide au plancher de béton sec et taché, aux murs mal dissimulés par des rideaux épais. Il s'assit nerveusement sur une chaise inconfortable et trop légère, qui semblait prête à céder sous lui. Ses mains étaient froides et moites, inutilisables, comme des bagages qu'on aurait oublié de mettre en consigne quelque part, qu'il faudrait trimballer partout. Il percevait non loin de lui l'effervescence du plateau, les mouvements contraints de la foule, puis la voix de l'animateur.

– Il vient de publier un essai sur les alternatives collectivistes au capitalisme, il est titulaire de la chaire de recherche en économie sociale de l'Université de Montréal, il est l'un des jeunes intellectuels les plus respectés dans son domaine, je vous demande d'accueillir Jean-François Lemontier !

Un jeune homme avec de gros écouteurs sur les oreilles lui fit signe d'avancer. Il se leva en laissant sa nervosité derrière lui. Il ne s'en fit pas la remarque (lui qui pourtant ne se perdait que rarement de vue), mais en vérité il aimait bien donner des entrevues à la télévision. Il était fier de ce qu'il avait accompli, il appréciait cette formulation : « Un des jeunes intellectuels les plus respectés dans son domaine. » Il aimait son aura de jeune premier accessible, capable de références pointues autant que de formulations populaires, allant de l'anglicisme bénin au sacré opportun en passant par la référence sportive de bon aloi. Il songeait – avec le contentement dénué de jouissance des avarés – à la liste de ses publications, aux prix, subventions et bourses qu'il avait obtenus, à la réputation internationale de l'université où il avait fait son doctorat.

Il aurait été incongru de saluer le public comme une vedette rock. Il se contenta d'un sourire sobre de professeur qu'on croise dans un corridor : une simple contraction des joues et un léger haussement des sourcils. Sa main droite retrouva sa dignité en saisissant virilement celle de l'animateur. Remerciements de circonstance, regards modestes, gorgée d'eau pour la forme. Et puis Florence allait bien, il ne s'agissait pas seulement de son CV. Florence et sa mère allaient bien. Lui aussi allait bien : Jean-François Lemontier et sa famille allaient bien. En s'assoyant face à l'animateur, il sentit toute la sueur qui rendait ses sous-vêtements inconfortables, mais il se concentra : il avait un message à livrer.

– Tu devrais te reposer.

Il ne se sentait pourtant pas si fatigué, mais Anne-Marie avait dit exactement la même chose que sa mère : tu devrais te reposer, il me semble que tu n'es pas de très bonne humeur ces temps-ci. De son côté, il avait l'impression d'être d'humeur égale non seulement « ces temps-ci », mais dans la vie en général. À part quelques rares et compréhensibles moments de frustration, il pensait être de bonne compagnie. Tout le monde le félicitait de sa patience avec Florence (il répondait toujours que c'était une enfant facile, qu'ils étaient chanceux). Seulement, il n'avait jamais été particulièrement jovial. Il se justifiait souvent, il disait : oui, je suis un cérébral, c'est vrai. Cela voulait dire : je ne ris pas beaucoup. Mais enfin, Anne-Marie le savait : il avait toujours été comme ça. Il n'allait pas plus mal qu'avant. Tout le monde, au fond, est toujours un peu fatigué. Les gens s'en plaignent tout le temps, même ceux qui sont beaucoup moins occupés que lui.

– Vous avez raison : la course effrénée vers toujours plus de profit ne peut pas durer éternellement. Je sais qu'on entend souvent cette idée, mais j'essaie de forcer mes étudiants à y réfléchir sérieusement. Il ne *peut pas* y avoir une croissance infinie sur une planète dont les ressources ne sont pas infinies. Il faut le voir, et si possible avant que le constat ne nous soit enfoncé dans la gorge.

L'animateur était content de ce propos. Tout le monde connaissait le grand succès de son émission, tout le monde savait qu'il était riche. Il aimait

défendre à l'occasion l'idée qu'il n'y avait pas de honte à avoir de l'argent, mais il n'avait pas hésité à inviter Jean-François sur son plateau pour qu'il y critique le capitalisme. Il était heureux au fond de montrer à tout le monde qu'il était riche presque malgré lui : riche mais pas capitaliste. De son côté, Jean-François ne pensait plus à ses sous-vêtements trop humides : il appréciait la satisfaction de l'animateur, il avait l'impression agréable de faire ce qui était attendu de lui, comme un employé compétent.

– Mais qu'est-ce que vous répondriez aux gens à la maison qui se demandent comment on peut sortir du cercle vicieux de la croissance à tout prix ? Tout le monde veut assurer son avenir et celui de ses enfants.

Une fin de semaine chargée l'attendait. La sœur de sa femme et ses deux enfants seraient en visite et, même s'il les aimait bien, cela impliquait la préparation d'une foule de choses dont aucune ne lui était agréable. Cet obstacle sur un horizon autrement routinier le mettait de mauvaise humeur : il essaya de penser à autre chose. À la fin du capitalisme, par exemple, et puis aussi à ces initiatives concrètes qu'il voulait absolument mentionner, ces projets citoyens qui montraient bien comment l'économie sociale n'était pas l'apanage d'illuminés et d'idéalistes. Les mots lui venaient rapidement, comme les images, les allusions, les blagues : il présentait souvent les quelques mêmes exemples, en classe, en conférence, à la radio. Son numéro était bien rodé.

– Il faut revenir à une plus petite échelle. Le milieu municipal, ces dernières années, a démontré une capacité bien réelle à contrer la logique du profit avant tout. Plein d'initiatives citoyennes, chaque jour, changent *effectivement* le monde. Il n'y a pas de main invisible du marché, c'est entendu, mais il n'y a pas non plus d'esprit maléfique du marché qui nous écrase : le monde, c'est nous, c'est vous, c'est moi. La solution, elle est dans l'*action*.

À ce moment de son numéro (« ... dans l'*action* »), cette réplique d'Anne-Marie lui revint en tête :

– C'est admirable que tu y croies encore.

Pourquoi avait-il si vivement ressenti le besoin de se défendre ? Son compliment semblait sincère, et pourtant il avait réagi comme un assiégé. Avait-il essayé de la convaincre qu'il *fallait* y croire, pour justifier son idéalisme, ou plutôt qu'il n'y croyait pas entièrement, pour défendre sa lucidité ? Ou alors se sentait-il coupable d'être si peu dans l'*action*, justement ? Il s'activait peut-être simplement pour chasser toute introspection. Sa propre existence reposait sur son opposition à une force écrasante dont il ne verrait vraisemblablement jamais la chute : le meilleur scénario n'était peut-être pas de planifier l'effondrement de cette force, mais plus simplement de continuer d'exister contre elle, comme un parasite décomplexé, serein.

Mais il n'était pas serein : peut-être était-il effectivement fatigué, après tout. Non pas de se battre contre le monde, mais de se cacher toujours sa dépendance à cette lutte impossible.

La loge maintenant lui semblait vaste et adéquate, silencieuse et paisible. Il avait envie de s'étendre sur le petit divan qui lui avait paru plus tôt assez inconfortable. Il peina à percer la pellicule plastique rigide qui recouvrait la boîte de bouteilles d'eau : la tiédeur de l'eau le dégoûta un peu. Ce que sa mère voulait dire, au fond, c'est : arrête. Ralentis, tu as déjà réussi, tu as déjà obtenu ce que tu voulais, tu es là où tu voulais être, profite-en. Mais il ne le pouvait pas, parce qu'il méprisait profondément le monde qui lui offrait cette réussite. Devait-il poursuivre le procès qu'il lui intentait depuis des années, en tenant à bout de bras cette prétention invouable : il valait plus que ça ?

Il appela Anne-Marie : ils avaient des questions pratiques à régler pour la fin de semaine. Il était assez méticuleux, on le remarquait souvent. Il sortit son agenda pour ne rien négliger, pour s'assurer de maintenir à la maison le fonctionnement du monde qu'il venait de condamner à la télévision. Cette fois, instinctivement, il se leva pour aller fermer la porte afin qu'on ne l'entende pas. ■